

Interview Alain Bergala

*Alain Bergala est un critique de cinéma, essayiste, scénariste et réalisateur français. Il a notamment travaillé aux Cahiers du cinéma. Son dernier film **Au dos des images**, est consacré au réalisateur japonais Kiyoshi Kurosawa. Ce film a été présenté au Festival de Films d'histoire de Pessac, où Alain Bergala a animé un atelier critique avec des lycéens, dont certains Magendiens. Le Ciné-Journal de Magendie l'a interviewé.*



Est ce la première fois que vous animez l'atelier critique?

A Pessac oui, mais j'avais déjà fait ça à l'université.

Quel est votre ressenti sur l'atelier critiquer de cette année?

J'étais un peu inquiet, je me demandais quel sens ça a pour des lycéens de travailler sur la critique. Et j'ai été très agréablement surpris. En premier lieu par la maturité des jeunes, mais surtout ce qui m'a sidéré c'est l'écriture. Ils écrivent mieux que

des étudiants! Je ne sais pas s'ils ont été choisis mais en tout cas sur la qualité d'écriture je ne m'attendais pas à ça. Je m'attendais à des choses plus brouillonnes, plus imprécises. Du coup, j'ai été tout à fait à l'aise vu que je voyais qu'il y avait du répondant en face.

Et qu'est ce qui fait une bonne critique selon vous?

Eh bien j'en ai déjà parlé avec eux! D'abord une bonne critique c'est une critique qui évalue. Qui dit non seulement si le film est bien ou pas mais surtout pourquoi. Ce n'est pas une critique que de dire "j'aime pas ça" "je m'ennuie". Et évidemment la bonne critique c'est celle qui va faire des allers retours entre ce qu'on a vu et entendu. Si on reste au dessus des images et des sons, ce n'est pas bon. Il faut aller très précisément sur des points du film. Et puis un bon critique choisit un axe et il organise ce qu'il a dire sur une idée. Si on veut tout dire on n'y arrive pas.

Aimez vous transmettre l'art de la critique?

Moi j'ai toujours écrit et je continue à écrire. C'est une chose qui me plaît. Aujourd'hui on me dit que le langage écrit est en perte de vitesse, c'est vrai que ça m'a fait du bien de voir que ce n'était pas général, et qu'il existe toujours des gens qui aiment écrire.

Dans votre livre *L'hypothèse cinéma* vous parlez de transmission, pouvez vous nous expliquer votre point de vue?

Ce livre je l'ai écrit car un moment j'ai travaillé avec Jack Lang, qui avait créé un projet sur les arts à l'école. Je faisais parti de ce groupe pour le cinéma. Ça a duré deux ans puisqu'après le gouvernement a changé, la droite est passée donc évidemment Jack Lang est parti. Avec lui j'ai eu la chance de travailler à l'échelle nationale sur l'éducation du cinéma. Et lorsque ce projet fut terminé, je me suis donné un mois pour écrire un bilan. Ce livre a été de tout ce que j'ai écrit le livre le plus utile.

En parlant de transmission, qui vous a transmis cette passion pour le cinéma?

Personne. J'étais à la campagne dans un petit village, dans un endroit où il n'y avait pas de culture, donc je me suis raccroché au cinéma. Je me suis vraiment formé tout seul. Je me suis formé dans les ciné clubs. Jusqu'à l'université où j'ai rencontré des gens comme moi, des gens qui étaient fous de cinéma. Et là on a formé un petit groupe. Mais avant je me suis débrouillé tout seul. Et ce que moi je n'ai pas eu, j'ai eu envie de le faire pour les autres. Je ne pense pas qu'aux élèves de l'université, aux Parisiens, je pense surtout aux gens qui eux n'ont presque aucune chance de rencontrer le cinéma. Quand je travaillais avec Jacques Lang, c'était ça. Je voulais donner l'accès au cinéma à tout le monde.

Quels sont les réalisateurs et les films qui vous ont marqués?

Je suis rentré aux Cahiers du cinéma. Il y avait des valeurs Cahiers. Il y avait une culture Cahiers: Rossellini, Renoir, Hitchcock, et plein d'autres. Après, mon activité aux Cahiers a fait que il y a des cinéastes avec qui il y a eu une relation très durable. Godard par exemple. Rossellini, aussi, je ne l'ai pas connu mais ça a été pour moi essentiel. Evidemment Renoir, évidemment Hitchcock.

Et Kurosawa, comment l'avez vous rencontré et d'où vous est venue l'idée de faire un documentaire sur lui?

Je l'avais invité à la Femis pendant deux jours. J'aimais beaucoup ses films. J'avais jamais rencontré quelqu'un qui met au même niveau Massacre à la tronçonneuse et Godard. Il n'avait pas le système français de tout séparer en genre. Et c'est sincère, dans son cinéma il y a de tout. Ça m'avait beaucoup intrigué. Donc, il m'est venue l'idée de faire un film dans la collection Cinéma de notre temps. Je pensais qu'il ne connaissait pas. Je commence donc à lui expliquer. Et il me dit "J'en ai plein chez moi". Il a dit oui tout de suite. Après il faut trouver l'argent...il fallait le tourner au Japon...Ce projet a été long à mettre en place. Le problème c'est que Kurosawa fait trois films par an et il n'a jamais le temps! J'avais peur qu'on ne finisse jamais le projet. Mais l'année dernière il m'écrit pour me dire qu'il nous consacrait une semaine entière pour le tournage.

Un conseil pour les lycéens cinéphiles qui veulent faire du cinéma leur métier?

Voir beaucoup de films, réfléchir soi-même à ce qu'on aime. Il ne faut pas partir dans l'idée de faire un film pour avoir une carte de visite. Il faut vraiment faire des films dont vous avez envie et besoin. C'est là que ça marche. Et puis ne pas être seul c'est bien. Quand on est seul ça peut paraître décourageant tout ça. Si on est deux ou trois à partager à peu près les mêmes valeurs du cinéma ça aide beaucoup. Aujourd'hui, le danger le plus grand c'est la normalisation. Je connais des festivals de court métrage où tout le monde fait le même film. Et c'est lié selon moi à une pression très grande des chaînes de télé. Mais plus on est soi-même plus on a de chances que ça marche.

Ella Maillard

La favorite, Yorgos Lanthimos

Au XVIIIe siècle en Angleterre, la Reine Anne doit gérer la guerre contre la France, conseillée par sa femme de chambre et meilleure amie, Lady Sarah. En même temps, une nouvelle servante, Abigail, vient perturber cette relation qui semblait pourtant inébranlable...

La puissance d'un grand film est souvent sa capacité à lier une écriture fine approfondissant ses thématiques et une réalisation poussant son esthétique à un certain paroxysme. Nous pourrions retrouver, à plusieurs égards, ces caractéristiques dans *La favorite*, le dernier film de Yorgos Lanthimos.

Le réalisateur grec nous plonge dans la cour anglaise du XVIIIe siècle auprès de la Reine Anne, de sa femme de chambre, Lady Sarah et d'une nouvelle servante, Abigail. En pleine guerre contre la France, nous suivons les jeux de pouvoirs politiques au cœur de la cour ainsi que les multiples manipulations de Sarah Malborough et d'Abigail Hill, souhaitant toutes deux rester ou devenir la favorite de la reine.

Ce film tourne donc autour de trois femmes, interprétées par Olivia Colman jouant une reine dépressive et puérile, Rachel Weisz une femme de chambre dure en politique comme en amour et Emma Stone, en apparence petite servante ingénue et finalement grande manipulatrice. Ce triangle ambiguë se laisse porter par l'écriture de leur personnage, alternant entre comique, tragique jusqu'à terrifiant dans la laideur morale.



Mais ces trois femmes de pouvoir sont aussi les interprètes d'une mise en scène rare d'ingéniosité et d'originalité, comme avec l'utilisation des angles larges ou bien grâce à certains mouvements de caméras très marquants. Et c'est, tout le film durant, que les décors, les costumes et les acteurs sont sublimés par des plans d'une grande beauté. Il faut aussi saluer le travail sur le son qui est fait, notamment sur de nombreuses pièces baroques et ainsi que sur le sound design, jouant sur les instruments d'époque ou bien des effets sonores comme à la fin de chaque chapitre. Tout ce travail permet de « compléter le tableau » et de finalement emmener le spectateur dans une nouvelle époque, le mettant dans une ambiance en accord avec le contexte mais cependant inquiétante par les regards assassins de ses personnages.

Le seul point négatif, qui n'en est pas vraiment un, que nous pourrions ressentir c'est que, pris par la puissance de certaines scènes comme la scène finale, submergés par une forme de désarroi face à la violence montrée ou implicite du film, nous pouvons avoir du mal à vraiment comprendre le sens de la scène. Néanmoins, il vaut mieux ne pas nécessairement s'accrocher au sens premier de la scène et interpréter à partir de nos ressentis.

Enfin, nous pensons bien évidemment que la favorite est soit Abigail soit Lady Sarah, mais nous pouvons nous poser la question : la véritable favorite ne serait-elle pas la Reine Anne ? En effet, nous pouvons dire sans hésitation que c'est le personnage le plus vrai et le plus touchant car c'est aussi celui que l'on voit le plus à l'image dans son intimité et sa tristesse, ainsi nous pourrions penser qu'Anne Morley serait le personnage favori du spectateur mais aussi du réalisateur qui a vraiment voulu montrer la solitude et la fragilité d'une femme pourtant toute puissante.

Abel Amouroux

Les témoins de Lensdorf, Amichai Greenberg



Le film d'Amichai Greenberg, *Les témoins de Lensdorf* retrace l'histoire inspirée de faits réels d'un homme à la recherche de la fosse commune de juifs assassinés lors d'un massacre à l'aube de la seconde guerre mondiale. Mais plus encore, c'est l'histoire d'un homme à la recherche de la vérité. La quête d'identité comme fil conducteur du film hante le personnage principal, Yoel. À travers des témoignages authentiques, tirés de documentaires, Amichai Greenberg nous invite à le suivre pour effectuer, nous aussi, une introspection.

Amichai Greenberg alterne entre plans larges fixes et gros plans. Gros plan sur le visage trop maquillé d'une sœur qui refuse d'admettre la vérité, gros plan sur les pas pressés d'un homme désireux de la connaître et gros plan sur l'écriture manuscrite comme une vérité qui est là, sous nos yeux mais pour laquelle nous ne sommes pas encore prêts. Cette proximité extrême avec les personnages, c'est comme si la caméra essayait de s'approcher le plus près possible, essayait d'entrer dans leur esprit se défaisant des façades trop encombrantes, incapable et impuissante face au refus de connaître ou de dire la vérité. Les façades donc, et je pense en particulier à un plan du bureau de Yoel, masquent un tiers de l'écran. Alors on essaie tant bien que mal de contourner les murs, de voir au travers, de se défaire des lignes horizontales et verticales des plans fixes qui semblent trop droites, trop parfaites pour être la vérité. On fouille la terre, comme si l'on cherchait à exposer, enfin, ce

qui a été enfoui sous nos pieds pendant si longtemps, *trop* longtemps. On aurait aussi pu fouiller la terre pour revenir aux origines, à la matière, pour saisir ce que l'on peut, toucher la vérité. Mais les scènes d'excavation filmées par une caméra distante ne montrent qu'une machine froide et inhumaine, bien incapable de transmettre l'idée d'une terre dense et sensible. Qui est Yoel ? Mais surtout, qui sommes nous ? Seulement cette recherche de vérité semble trop lourdement explicitée et empêche le spectateur de réfléchir, il adopte un état passif qui enlève de la profondeur et de la subtilité au film.

Ori Pfeffer affiche une certaine mélancolie, un attachement au passé qui fait de lui l'acteur parfait pour le rôle de Yoel. Son visage fatigué car cerné et émacié traduit non seulement la fatigue du personnage face à tous les obstacles et les secrets mais aussi sa raideur face aux témoins qui se souviennent douloureusement des événements. Le film paraît parfois lent mais cela participe à la frustration du protagoniste : rien ne bouge, personne ne se presse autour de lui. C'est un monde statique autour d'un personnage en mouvement, à vélo ou à pied, qui évolue.

C'est alors un travail, un peu contraint, sur la mémoire que nous offre le réalisateur : se souvenir à travers des images, briser le silence installé entre les rares dialogues, les phrases courtes, froides, sèches puis contrasté avec les cris, avec l'urgence de la situation. Ne surtout pas recouvrir le passé sans connaître la vérité, sans se connaître. Et, enfin, il semble que Yoel effleure cette vérité absolue qu'il lui manque lors d'un gros plan avec lequel je crois que la caméra réussit son objectif de sonder le personnage. L'eau de la douche coule le long du visage nu de Yoël et se divise en filet d'eau sous ses yeux. Des larmes ? Sûrement la représentation d'une introspection difficile et fatigante mais libératrice.

Lisa Mallet

Ma vie dans l'Allemagne de Hitler, *Jérôme Prieur*



Le nazisme et la montée en puissance d'Hitler, un sujet déjà abordé bien des fois mais une toute nouvelle manière de le traiter, voilà sur quoi repose le nouveau documentaire de Jérôme Prieur, *Ma vie dans l'Allemagne de Hitler*.

Au travers de témoignages aussi réels que émouvants, nous vivons en partie le quotidien des Allemands, ressuscités le temps d'une centaine de minutes, pour qui tout a changé après le 30 janvier 1933. Leurs histoires, leurs vies, portés par la douce voix de la chanteuse allemande Ute Lemper, nous atteignent, nous repoussent, nous touchent. Plusieurs facteurs en font un documentaire marquant, et il convient de distinguer cette voix dotée d'un léger accent, ainsi que les montages sonores complétant l'histoire, que ce soit la musique ou même le son ajouté, semblant émaner des témoignages composant le documentaire.

Loin de nous perdre, la superposition des sons rend l'ensemble encore plus dynamique et vivant. Le travail de montage effectué est aussi tout à fait considérable. Effectivement, le réalisateur a choisi de composer son documentaire d'images d'archives,

toujours choisies avec une certaine réflexion et en cohérence complète avec le contenu qui est lu. L'autre aspect intéressant de ce documentaire est aussi ceux qui ont témoigné. Ceux-ci sont ceux qui, dans l'Allemagne de Hitler, n'avaient justement pas le droit à la parole, ceux qui ont choisi l'exil face à la domination nazie. Aussi, il n'y a pas une seule classe de personnes qui s'exprime, il existe une grande diversité dans les âges, les croyances politiques, les origines et autres caractéristiques de ces témoins. Cependant, ce qui est sûrement le plus frappant, c'est cette authenticité sur laquelle le documentaire évolue avec aisance et l'espace d'un instant nous pouvons réellement évoquer la notion de voyage temporel, remontant le temps pour redécouvrir la guerre d'une autre position, découvrir la formation du conflit depuis son origine propre.

Mariette Jequier

Les confins du monde, *Guillaume Nicloux*

Juste après la seconde guerre mondiale, la France de De Gaulle (alors tout juste président) colonise le Vietnam. Une décision qui enchaînera sur une rébellion indochinoise meurtrière et cruelle. *Les confins du monde*, réalisé par Guillaume Nicloux, nous parle donc de cet épisode noir se déroulant après la deuxième guerre mondiale.

Le film laisse penser que le récit jouera avec nos sentiments. Or, il joue avec nos nerfs, ce qui rend la projection agaçante et ennuyeuse. Le scénario lance une intrigue au début du film, mais l'abandonne lâchement aussitôt ; les révélations importantes tombent comme des cheveux sur la soupe (10 minutes avant la fin, une intrigue sur un personnage est lancée, résolue puis complètement effacée du récit). Ce qui oblige à suivre des personnages grotesques qui agissent sans que personne (même eux) ne sachent pourquoi. Durant tout le long-métrage, les soldats français jouent au jeu puéril du « celui qui a la plus grosse » (je cite le film) ; au sens propre comme au figuré. Du début à la fin, la caméra expose le sexe masculin dans toutes ses situations : lors de rapport sexuel, de viol (à l'image du film), au lavage et infecté (également à l'image du film). Les scènes des rapports sexuels sont assez explicites, affirmant que les dialogues ne sont qu'accessoires laissant les corps des acteurs s'exprimer ; tel est l'ambition du film. Exercice réussi... sauf pour Ulliel.



Il a une expression indifférente pendant tout le film, donnant la sensation qu'il se contente de réciter son texte comme un enfant de huit ans qui réciterait sa poésie. Ainsi nous le délaissions rapidement durant le film ; où l'Ennui sort de l'écran et nous enferme, injustement, dans la salle. Nous sommes alors prêts à donner un billet de cinquante euros au projectionniste pour qu'il arrête cette séance interminable. Quand sonne la fin du (très) long-métrage, nous sautillons de joie dans notre siège que ce sacrilège du septième art soit enfin terminé. Toutefois, nous ne perdons pas le temps de nous échapper de la salle, dans la peur qu'un sociopathe ait la folie de relancer un second (et ultime) visionnage pour achever l'esprit (encore) sain des spectateurs !

Nous pouvons comparer le cinéma à de la haute gastronomie ; Nicloux, quant à lui, nous sert qu'un minable plat réchauffé au micro-onde.

Guillaume Lagardère